

## Entretien

**Goli Taraghi et José Manuel Prieto : la liberté par-dessus tout**

LE MONDE DES LIVRES | 24.05.07 | 13h17

**D**eux écrivains dont les oeuvres divergent radicalement l'une de l'autre. Un Cubain exilé à New York, une Iranienne exilée à Paris. Un chroniqueur abreuvé à la source du réalisme magique, une chroniqueuse du déracinement et de la quête de soi. Une seule chose les unit : l'expérience de la littérature comme danger. De la censure. Le choix de la liberté dans la parole, et dans l'écriture. José Manuel Prieto est né à La Havane en 1962. Il quitte Cuba à 19 ans pour étudier l'ingénierie électrique à Novosibirsk, en Union soviétique. Il y vivra douze ans, avant de déménager au Mexique, puis aux Etats-Unis. Acclamé par la critique mondiale, sur son île natale, Prieto n'existe pas. Son chef-d'oeuvre : *Papillons de nuit dans l'empire de Russie* (éd. Christian Bourgois, 2003). Goli Taraghi est née à Téhéran en 1939. Elle quitte le pays au moment de la révolution, en 1979, et s'installe à Paris, où, en dépit de retours intempestifs en Iran, elle erre dans un exil perpétuel, entre nostalgie et désespoir. Son plus beau roman : *La Maison de Shemiran* (Actes Sud, 2003).

**Vos travaux sont-ils censurés dans vos pays respectifs ? Et pourquoi ces régimes se sentent-ils menacés par des écrivains en exil ?**

**JMP** : Mes livres n'ont jamais été publiés à Cuba. Quand un écrivain part à l'étranger, son nom disparaît du panorama littéraire. C'est une censure radicale. Une punition perpétuelle. Un bannissement. Il ne s'agit pas de censurer un livre en particulier, mais toute l'oeuvre d'un écrivain. Et surtout, il faut anéantir son existence, le récit de sa vie à l'extérieur de l'île. En dépit de l'accueil qu'ont reçu mes livres au niveau international, le principal site littéraire cubain sur Internet ne mentionne pas un seul de mes romans. Comme s'ils n'existaient pas ! Exactement comme dans une nouvelle de Borges ! Un écrivain en exil est considéré comme un traître à la révolution cubaine, quel que soit le sujet de ses livres. Les miens se passent en Espagne, en Turquie, en Russie, mais peu importe : le seul fait d'avoir pris la décision de partir est déjà une trahison, un mauvais exemple, une évidente sécession face à l'idéologie officielle.

**GT** : Je retournerai la question et vous dirai qu'un écrivain iranien, aujourd'hui, ne peut imaginer travailler sans l'épée du censeur au-dessus de sa tête. Je pense même qu'il est possible que, sans cette épée, il ne puisse plus travailler du tout ! Il y a vingt ans, j'ai commencé un long roman, *Les Etranges Aventures de M. Alef en exil*. Mais, en Iran, je ne pouvais même pas publier le premier chapitre, car le censeur voulait savoir pourquoi j'avais envoyé cet éminent professeur d'histoire dans la capitale du vice qu'est Paris. C'était certain, il allait être corrompu ! Je l'assurai que M. Alef était un homme pieux qui résisterait à toutes les tentations, mais le censeur me répondit que M. Alef devait revenir à Téhéran immédiatement. "*S'il revient, répondis-je, qu'advient-il de mon roman sur l'exil ?*" "*C'est votre problème, Madame.*" Alors bien sûr, vous pouvez marchander, insister, attendre un moment plus propice, et retenter votre chance. Bref, jouer au chat et à la souris. C'est ainsi que la plupart des écrivains iraniens publient leurs oeuvres. Et aujourd'hui, c'est bien plus difficile encore...

**Quand la littérature devient-elle une question de vie ou de mort, et en vaut-elle jamais la peine ?**

**JMP** : A Cuba, on ne vous exécuterait pas pour un livre, pour la simple et bonne raison qu'il est presque impossible qu'une maison d'édition publie un livre critique vis-à-vis du gouvernement. Par contre, on vous mettra aisément en prison pour vos idées. Regardez Reynaldo Arenas et, plus récemment, le poète Raúl Rivero. La littérature est éminemment subversive, parce qu'elle permet à la pensée de s'épanouir. Un écrivain tient une position privilégiée, absorbe toute l'attention, toute l'âme de ses lecteurs, et peut bien sûr - dans le délire paranoïaque d'un bureaucrate totalitaire - transmettre certains messages ! A Cuba, il y a d'innombrables tabous. Aussi parle-t-on fréquemment d'autocensure. Pour moi, ce n'est rien d'autre que de la peur.

**GT** : La peur, oui. Elle est toujours là. Elle vous saisit, vous suffoque, certains soirs, quand vous pensez l'avoir domptée. Mais moi je ne me suis jamais considérée comme un écrivain politique. J'ai toujours estimé que le politique et le social étaient des instances passagères de l'histoire. Et, très franchement, je préfère regarder de l'autre côté des choses, explorer la réalité diffuse derrière le miroir sans tain de la vie, plutôt que d'écrire des livres militants. Qu'on risque sa vie pour un livre militant - le jeu en vaut peut-être la chandelle. Moi j'écris sur l'exil, mais ce qui m'intéresse, au fond, c'est la dimension existentielle de l'exil. Et non, je pense que ça ne vaut jamais la peine de perdre sa vie, lorsqu'on ne fait pas de politique. Je ne crois pas à l'idéologie. J'aime la vie intérieure. Je suis beaucoup plus baudelairienne. Et je préfère écrire cachée, et qu'on me fiche la paix.

**De quoi parlent vos derniers romans et vous sentiriez-vous menacés par un retour dans vos pays respectifs ?**

**JMP** : Mon nouveau livre, *Rex* (Christian Bourgois, 2007), est un puzzle littéraire très ludique. Mais tout comme *Papillons de nuit*, *Rex* est une réflexion sur l'époque postcommuniste. Quelles stratégies adopter pour survivre à la catastrophe du totalitarisme ? Comment regarder à l'horizon lorsqu'on est un "homme nouveau", jeté dans les eaux troubles du capitalisme déferlant ? Le gouvernement cubain a un comportement imprévisible, aussi, la seule idée de voyager à Cuba me fait peur. Je pense que je ne rentrerai plus.

**GT** : Je vis à Paris depuis vingt-huit ans. Mais à vrai dire, aujourd'hui, je ne sais plus où est ma maison, ou si cette idée a encore un sens. Dois-je rentrer - malgré tout ? La femme de mon nouveau roman voudrait rentrer, retrouver sa maison, son vieux mari. Et résilier le bail du temps perdu. Je l'envoie, cette femme, au-devant de moi-même, pour voir ce qu'il lui arrive. Si elle survit, son destin aura raison du mien.

Propos recueillis par Lila Azam Zanganeh

Article paru dans l'édition du 25.05.07

